

Après avoir envisagé les deux partis qui s'étaient d'abord présentés à sa pensée, il les rejeta : il n'avertit pas le Maréchal, il ne lui retira pas son commandement. Il jugea plus habile de l'amener à faire une déclaration contraire aux propos qu'on lui prêtait, et, à cet effet, il provoqua une réunion dans laquelle le Maréchal, M. Dano et lui signèrent cette note, écrite en entier de la main même du Commandant en chef :

CORPS EXPÉDITIONNAIRE
DU MEXIQUE.

—
CABINET
DU MARÉCHAL
COMMANDANT EN CHEF.

Les soussignés, après avoir examiné sous toutes ses faces la question mexicaine, sont convenus de déclarer qu'ils ne voient plus qu'une solution possible pour sauvegarder tous les intérêts en cause : l'abdication de l'Empereur Maximilien.

Les soussignés, malgré tout le regret qu'ils en éprouvent, ont résolu de constater solennellement cette opinion, qu'ils feront immédiatement connaître au gouvernement de l'Empereur Napoléon.

Fait à Mexico, le 8 décembre 1866.

MARÉCHAL BAZAINE.

Le Ministre de France,
ALPH. DANO.

Le Général aide de camp de l'Empereur,
H. CASLELNAU.

Que le Maréchal ait signé, la chose est certaine ; mais qu'il ne s'associât qu'à regret à cette déclaration, la chose est encore moins douteuse. Et c'est même un spectacle assez piquant que de voir cet homme

que l'on accuse d'avoir combattu l'empire de Maximilien, d'avoir constamment rêvé à le renverser, et même travaillé à sa ruine, être le seul des trois agents français qui hésite à lui donner le coup de grâce. Il y aurait là assurément matière à réflexion, si ceux qui ont laissé la passion et la haine remplacer l'impartialité et la justice dans leur esprit pouvaient encore réfléchir.

Quoi qu'il en soit, le Commandant en chef ne cachait pas à son ministre sa façon de penser à cet égard. Elle peut se résumer ainsi : le Maréchal ne croyait pas à la durée de l'Empire, mais il croyait que sa durée, si éphémère qu'elle fût, nous était utile et de nature à faciliter le mouvement de retraite. Tant que les juaristes auraient à combattre les impériaux, ils laisseraient nos troupes se retirer tranquillement. Le raisonnement était juste. Voici maintenant des extraits des Rapports politiques qui viennent à l'appui de notre dire :

Il faut avoir éprouvé toutes les inquiétudes que me causaient l'éloignement du 62° de ligne et de toutes les troupes disséminées sur la surface de l'Empire et la difficulté de les ramener à ma portée, pour se rendre compte des ménagements que j'ai dû garder avec tous les partis, en maintenant, sans compromettre la capitale, au moment où j'opérais mon mouvement de concentration sans fatiguer mes troupes et sans perdre le prestige de nos armes, les bandes dont le nombre et l'audace augmentent chaque jour, l'esprit de réaction qui cherchait à m'envahir, et le mouvement naturel des diverses fractions du parti libéral qui ont hâte d'en finir avec l'Empire. (Rapport politique du 28 novembre 1866.)

En résumé, Monsieur le Maréchal, le parti conservateur a su

inspirer à l'Empereur Maximilien assez de confiance pour le faire revenir sur sa décision première, qui était d'abdiquer le pouvoir. Après les essais infructueux tentés avec les autres partis, il ne restait plus qu'à se jeter dans les bras du parti conservateur; l'expérience commence : *nous aurions mauvaise grâce à susciter des embarras au pouvoir que nous avons contribué à élever*. L'Empereur déclare qu'il se maintiendra avec ses seules ressources; notre rôle est terminé : il ne nous reste plus qu'à nous retirer le plus promptement possible. (*Id.*)

Quittons donc le Mexique le plus tôt possible... Je serai prêt à embarquer toutes les troupes françaises *au commencement de février 1867*.

L'Empire durera alors ce qu'il pourra; mais, s'il tombe, nul ne pourra nous accuser d'avoir contribué à sa chute. La France aura, jusqu'au dernier moment, rempli ses engagements; elle aura, en partant, assuré ses droits, ses réclamations, les intérêts de ses nationaux, *choses que tout autre gouvernement que le gouvernement impérial lui refusera systématiquement*. (*Id.*)

N'avions-nous pas à craindre aussi que la surexcitation causée dans tout le pays par cette entente avec les États-Unis, ne réunisse contre nous tous les partis, *et ne rende notre retraite plus difficile?*

C'est pourquoi, Monsieur le Maréchal, j'ai considéré et je considère encore de notre intérêt, pendant notre présence au Mexique, de soutenir l'Empire tant qu'il croira pouvoir vivre de ses propres ressources. (*Rapport politique du 29 décembre.*)

Cette dernière citation contient une allusion à l'entente avec les États-Unis, cette entente dont on parlait beaucoup à Mexico, et en vue de laquelle M. Dano entretenait depuis plusieurs mois une correspondance avec M. de Montholon. Mais, — et c'est ici le lieu de signaler quelle confusion régnait entre nos repré-

sentants au Mexique, — M. Dano n'avait pas jugé à propos d'en informer le Commandant en chef. Le hasard seul mit celui-ci au courant de la chose, ainsi qu'il l'écrivit à son ministre (29 décembre 1866) :

... Il me semble opportun de faire ressortir aujourd'hui à Votre Excellence *un fait que j'ignorais alors*, qui m'est signalé par une lettre venue de Washington, *et dont M. le Ministre de France à Mexico est convenu depuis*. C'est par le chef d'escadron d'artillerie de Nouë, mon officier d'ordonnance, marié à une jeune femme de Saint-Louis (Missouri), auquel j'ai donné un congé, pour régler, au moment de notre départ, des affaires d'intérêt, et auquel j'avais recommandé de me renseigner sur l'état du pays, que j'ai appris ce qui suit...

C'est-à-dire les susdites négociations.

Les ennemis de l'intervention avaient beau jeu en présence de cette défiance réciproque : ils bénéficiaient en quelque sorte de la confiance que nos représentants ne s'accordaient pas entre eux.

Le 4 décembre, MM. T. Larès et Luys de Arroyo étaient revenus à la charge, et, dans une nouvelle note, avaient réclamé les établissements militaires, ateliers, poudreries, etc.; car « S. M. l'Empereur, disaient-ils, pour rendre effective la résolution qu'il a adoptée, s'occupe de dicter les ordres nécessaires pour lever l'armée mexicaine et organiser les forces qui doivent soutenir l'Empire ».

Ce document était encore daté d'Orizaba; mais Maximilien ne devait pas tarder à remonter vers Mexico : le 17, il faisait sa rentrée dans Puebla.

C'est dans cette ville qu'eut lieu, le 22 décembre, une entrevue sur laquelle jusqu'à ce jour ont plané bien des obscurités. En voici d'abord le récit, tel qu'il a été fait par le général Douay, lequel le tenait du général Castelnau et de M. Dano¹.

Le général et M. Dano, porteurs de la déclaration du 8 décembre, avaient jugé bon d'aller au devant du Souverain, décidés, grâce à cette pièce, à tenter un dernier effort pour amener ce prince à renoncer à une tentative inutile et dangereuse.

Les envoyés se trouvèrent d'abord en présence d'un personnage vraiment fourbe, et autrement rusé que Maximilien.

C'était le père Fischer, lequel venait de remplacer officiellement le capitaine Pierron comme secrétaire particulier de l'Empereur. Le père Fischer mena toute l'affaire. Confiant dans une vieille tactique qui réussit presque toujours, il travailla d'abord à diviser les plénipotentiaires. Guidé par lui, l'Empereur ne voulut recevoir que le général, et encore prit-il prétexte de son mauvais état de santé, très réel d'ailleurs, pour n'aborder point à fond les questions palpitantes qui cependant les mettaient en présence; il lui annonça toutefois qu'il lui enverrait dans la soirée une personne en qui il avait pleine confiance, son secrétaire, le père Fischer.

Le soir, celui-ci fit son apparition, et mit en jeu

¹ *Papiers et correspondance de la famille Impériale*, pp. 120 et suiv.

toute sa finesse, toutes les ressources de son esprit, pour éblouir, séduire et duper le général.

— Vous êtes maître de la situation, lui dit-il. Vous avez plu à l'Empereur, qui désire s'entendre exclusivement avec vous, qui représentez votre Empereur. Les conditions qu'il acceptera seront, passant par votre intermédiaire, des arrangements de souverain à souverain. L'Empereur Maximilien ne peut se résoudre à traiter avec votre ministre : M. Dano a un caractère diplomatique officiel; il n'est pas sympathique et s'est montré trop de fois inflexible. Pour réussir, il faut absolument évincer de la négociation votre ministre, vous en emparer, et vous êtes sûr d'un succès éclatant dont tout le mérite vous profitera.

Le général écoutait avec attention, intrigué de savoir si ce beau discours n'était pas destiné à amener, tout en la masquant, quelque demande d'argent, auquel cas il s'apprêtait déjà à en passer par les exigences de ce singulier interlocuteur pour en finir plus vite. Mais le père Fischer avait d'autres visées : le général s'en méfia.

Désireux d'acquérir une certitude, il lui posa cette question :

— Dans combien de temps pourra-t-on avoir une solution définitive ?

— Oh ! il nous faut bien un mois !

Le piège était visible : on voulait gagner du temps, et l'employer à brouiller les cartes. On avait déjà si bien commencé.

L'entretien en resta là. Le général s'en fut rejoindre

M. Dano, et lui conta par le menu la petite machination qu'on lui avait proposée.

— Je la connaissais, répondit M. Dano, mais je n'ai pas voulu vous prévenir de cette tentative, parce que je vous savais trop habile pour être dupe de cette comédie et trop honorable pour y donner la main.

Disait-il vrai? Il est permis, sans offense, de douter des paroles d'un diplomate. En tout cas, le général eût préféré être prévenu : un bon avertissement n'aurait ni nui à son habileté, ni embarrassé son honorabilité.

Ils convinrent de s'adresser directement à l'Empereur, dont ils sollicitèrent une audience pour le samedi 22. Elle leur fut accordée.

Maximilien les reçut froidement, et les laissa parler. Ils s'efforcèrent de l'amener à la résolution qu'ils souhaitaient, eux, et que les événements imposaient. A cet effet, ils lui firent un tableau de la situation qui n'avait rien de flatté, mais qui était par cela même fort exact; puis, démasquant leur dernier argument, ils lui remirent la note collective du 8 décembre, qui concluait si nettement à la nécessité de l'abdication.

L'Empereur tourna la note entre ses mains, y jeta un regard distrait, puis :

— De quelle date est-elle? demanda-t-il non sans une certaine ironie.

— Sire, du 8 décembre.

— Oh! j'en ai une plus récente.

Il tira un papier de sa poche, et, le montrant à ses interlocuteurs :

— Tenez, voilà une dépêche télégraphique que j'ai

reçue hier au soir. Lisez-la, et vous verrez que le Maréchal me dit qu'après mûres réflexions il est convaincu que la seule solution possible est de me maintenir au pouvoir. Il m'engage à persister et à pousser vigoureusement la guerre, en armant solidement Marquez, Miramon, Mejia... Enfin il me propose de me donner des armes et m'assure de son appui jusqu'au dernier moment de l'occupation.

Ce coup de théâtre produisit son effet. Le général Castelnau et M. Dano, surpris de cette révélation, se trouvèrent quelque peu décontenancés devant la tournure inattendue que prenait l'entretien. Cependant le général recouvra le premier sa présence d'esprit :

— Sire, je laisse au Maréchal la responsabilité de son changement d'opinion, dit-il; quant à moi, investi par l'Empereur Napoléon III de la mission de faire rembarquer les troupes, je la mènerai jusqu'au bout sans attermoiement ni faiblesse. D'ailleurs, j'ai reçu la confirmation des ordres qui m'avaient été donnés au départ.

Et, pour que Maximilien n'en ignorât, le général tira, lui aussi, de sa poche un papier qu'il lui présenta, et qui n'était autre que la dépêche adressée à lui de Compiègne, par Napoléon III, le 13 décembre, et arrivée le 18 à Mexico.

Nos plénipotentiaires se heurtaient à une résolution trop arrêtée pour en pouvoir triompher. Maximilien maintint énergiquement sa décision première. Non seulement il refusa d'abdiquer, mais il exposa ses plans, ses projets, tout le système sur lequel il ap-

puyait sa persistance à se maintenir sur le trône. Puis, se laissant aller à son penchant naturel, il profita de l'absence du Maréchal Bazaine, pour entretenir ses interlocuteurs de ses nombreux griefs contre lui. Il le fit avec une assurance et une abondance qui leur eussent inspiré plus de défiance que de satisfaction s'ils avaient prévu que, quinze jours plus tard, l'Empereur devait dire d'eux au Maréchal ce qu'il leur disait de lui à cette heure. Maximilien, en effet, dans ces derniers temps, se plaignait toujours : s'il changeait de confidents, il ne changeait point de langage.

Il parla, en terminant, du Congrès; il répéta que, s'il quittait un jour le pouvoir, ce ne serait que sur un vote de cette assemblée, et non autrement.

L'entrevue n'avait point donné les résultats attendus. Nos plénipotentiaires se retirèrent et reprirent le chemin de Mexico.

Ils étaient furieux contre le commandant en chef, à l'intervention duquel ils attribuaient l'échec de leur démarche. Il semble que cette fois, puisque la division entre eux et lui était publique, et que le scandale avait éclaté, le général n'eût plus de ménagements à garder et se crût en droit de retirer au Maréchal son commandement. Il ne le fit point pourtant.

Il attribua cette versatilité du Maréchal à une influence féminine. Le général Douay s'est fait l'écho de cette opinion :

Il paraît qu'après le départ de Mexico de ces messieurs il y a eu des scènes domestiques dans le palais de Buena-Vista. La tribu entière des Peña a donné l'assaut. La jeune

maréchale, qui est enceinte, a fait jouer les grandes eaux et les grands ressorts, et on a arraché à ce malheureux éperdu la fameuse rétractation qu'il a envoyée à Maximilien. (*Lettre à son frère, 27 décembre 1866.*)

Qu'y a-t-il de vrai dans tous ces faits et dans tous ces dires? Il est impossible de le déterminer exactement : c'est le seul point important sur lequel force nous est de reconnaître que la vérité absolue, la vérité prouvée nous échappe. Le récit qu'on vient de lire ne peut en effet ni être accepté ni être rejeté avec certitude.

Le premier point qui frappe tout d'abord c'est l'étrange attitude de Maximilien montrant à ses interlocuteurs une dépêche dans laquelle le Maréchal lui promet son appui, et se plaignant violemment de lui devant ceux-là mêmes qui venaient lui demander d'abdiquer, et contre lesquels il éprouvait une animosité grande dont il devait plus tard faire hautement l'aveu.

Le second point, c'est qu'il n'a pas été parlé au Maréchal de cette dépêche. Le Commandant en chef n'a donc jamais été mis en demeure de la nier ou de l'avouer. Or, plus d'une fois on lui a attribué des propos ou des actes dont il a pu démontrer qu'il était bien innocent dès qu'il les a connus; et, au milieu des intrigues qui se croisaient dans ces moments troublés, il est sage de se défier de l'esprit inventif et point scrupuleux d'un père Fischer.

Il est possible cependant que le Maréchal ait modifié son opinion première. Comment croire toutefois à l'influence féminine dont parle le général Douay? Si

elle s'était exercée dans le sens d'une prolongation du séjour de l'armée française au Mexique, le Maréchal aurait arrêté ou ralenti les ordres de départ et le mouvement de concentration des troupes. Or, il n'en fut rien, et tout se prépara, sous sa direction, pour l'évacuation dans les délais fixés par Napoléon III lui-même. Cette constatation a beaucoup plus de valeur, ce semble, que des secrets d'alcôve, toujours suspects. Enfin, il ne faut point oublier que le Maréchal, tant qu'il n'était pas dépossédé du commandement par l'envoyé de Napoléon III, demeurait le chef; que, suivant les propres termes de la lettre de ce souverain, « l'intervention du général Castelnau n'avait pour but « ni de paralyser sa liberté d'action, ni de détruire ou « même d'amoindrir sa responsabilité », et qu'il pouvait, en changeant d'opinion, obéir à des mobiles moins intimes et surtout plus honorables que ceux qu'on lui prête¹.

Si le maréchal Bazaine s'appelait de tout autre nom, et qu'on pût un instant faire abstraction des souvenirs de Metz, l'avis que nous émettons ne rencontrerait

1. Voici l'extrait d'une lettre particulière de Bazaine, qui montre bien quelles préoccupations pesaient alors sur son esprit :

« Les derniers instants de l'intervention t'intéresseront. Je savais que l'Empereur Napoléon s'inquiétait des affaires d'Allemagne; mais on ne peut réunir en quinze jours une armée éparpillée sur un territoire aussi immense que le Mexique : c'est ce que l'on ne voulait pas comprendre. *J'ai heureusement tenu bon*, et notre retraite s'est opérée dans l'ordre le plus parfait.

« Tu n'as qu'à jeter un coup d'œil sur la carte, et tu jugeras par toi-même, de Guaymas à Mazatlan et Vera-Cruz, puis de Matamoros, Monterey, San-Luis, tous les kilomètres à parcourir. »

nulle contradiction. Et la preuve, c'est qu'un écrivain à l'impartialité duquel chacun rend hommage n'a pas hésité à exprimer cette opinion, à une époque où il était déjà difficile de parler de ces choses froidement et sans parti-pris. Nous sommes heureux de pouvoir invoquer ici le témoignage de M. G. Niox :

La connaissance qu'il avait acquise du caractère mexicain révélait au Maréchal des difficultés dont ne pouvaient se rendre compte les personnes moins au courant que lui des hommes et des choses du pays. Il voyait le parti libéral se morceler en factions qui ne seraient pas assez fortes pour dominer la situation et garder le pouvoir; toutes garanties accordées par l'une et l'autre de ces factions seraient illusoires, et il y aurait même quelque humiliation à les solliciter, au risque de s'exposer à un refus...

Dans le désordre et l'anarchie qui suivraient une abdication, quel serait le sort des garnisons et des colonnes françaises, encore éparses, encombrées de convois, n'ayant plus aucun appui dans le pays, débordées de tous côtés par des ennemis dont les moins irrités ne seraient pas les alliés de la veille?

Le Maréchal différait d'opinion avec le général Castelnau; il commençait à trouver très lourde la tutelle qui lui avait été imposée : « Je serai heureux de sortir d'une situation qui devient tous les jours plus pénible sous bien des rapports, et qui affecte mon moral ainsi que mon énergie, par suite de la restriction apportée à toute initiative de ma part, quoique les instructions de l'Empereur, du 15 septembre, assurent que ma liberté d'action doit rester la même, ainsi que ma responsabilité vis-à-vis de S. M. : c'est assez difficile à concilier avec l'autorité de contrôle donnée à M. le général Castelnau... Je ne puis que m'incliner, mais il est dur de passer au second rang. » Le seul désir du Maréchal était alors de partir au plus vite; il demandait au

ministre d'envoyer sans retard tous les transports, et promettait d'être prêt à s'embarquer au mois de février¹.

Pendant cette période, malgré les divisions des chefs de l'intervention, les mouvements de retraite et de concentration s'accomplissaient avec un ordre excellent. Nos soldats soutenaient de leur mieux, dans cette situation délicate, l'honneur du drapeau, et, à part quelques incidents regrettables, on peut dire que notre prestige militaire fut conservé aussi intact qu'il était raisonnable de l'espérer.

Aucune place abandonnée par nous ne fut livrée aux juaristes : toutes furent remises aux autorités impériales. Il est vrai que vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées depuis notre départ que ces singulières autorités ou se sauvaient, ou appelaient les libéraux ; mais qu'y pouvions-nous ?

Au Sud-Est, un événement malheureux s'était passé : Porfirio Diaz avait repris Oajaca (30 octobre). Malgré cette série d'échecs, Maximilien ne perdait rien de son obstination ; nous en avons donné et on en sait aujourd'hui le motif. Il venait de créer trois grands commandements militaires, et les avait confiés aux généraux Marquez, Miramon et Mejia.

Puis, tout en regrettant ses promenades à travers champs, où il se livrait avec tant d'entrain au plaisir d'herboriser, il songea à remonter vers le Nord, et à rentrer dans la capitale, qu'il avait cru abandonner pour toujours. Il obéissait à la pensée qui le dominait.

1. *Expédition du Mexique*, par G. Niox, pp. 656-657.

Le dominerait-elle jusqu'au bout ? Il n'importait. A ce moment il aurait eu un éclair de raison, une lueur de bon sens : c'était trop tard. Il eût voulu se reprendre qu'il ne l'aurait pu.

Le Padre Fischer faisait bonne garde.